

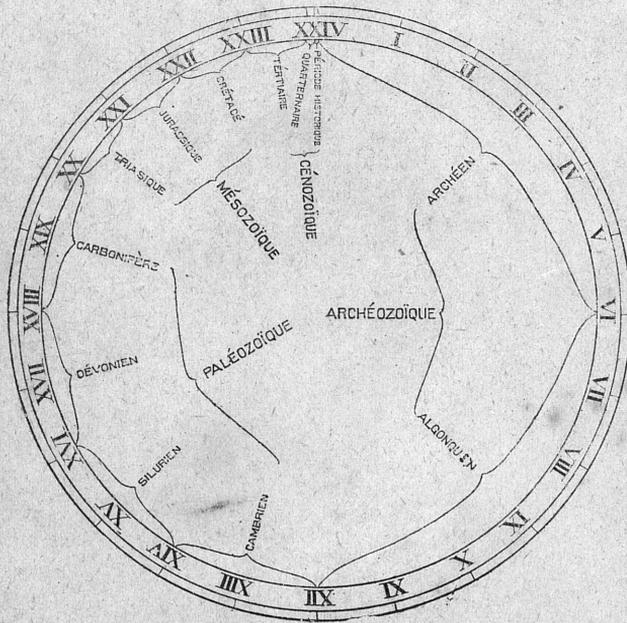
Monsieur Gabriel Tarde
Hommage et respect de Lester F. Ward

LA DIFFÉRENCIATION ET L'INTÉGRATION SOCIALES UNE UTOPIE SOCIOLOGIQUE

PAR

LESTER F. WARD

Président de l'Institut International de Sociologie.



CADRAN DU JOUR COSMIQUE +
ÂGE DE LA TERRE

Extrait du tome IX des *Annales de l'Institut International de Sociologie*.

PARIS, V^e
V. GIARD & E. BRIÈRE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
16, Rue Soufflot, 16

1903

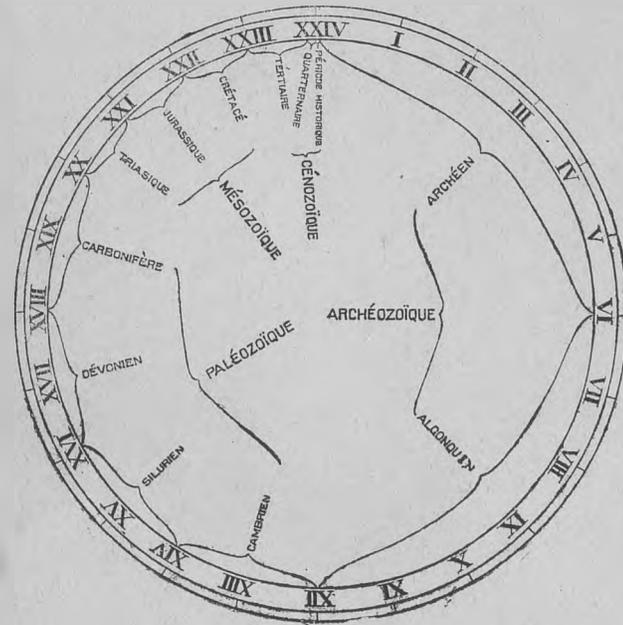
T8E40

LA DIFFÉRENCIATION ET L'INTÉGRATION SOCIALES UNE UTOPIE SOCIOLOGIQUE

PAR

LESTER F. WARD

Président de l'Institut International de Sociologie.



CADRAN DU JOUR COSMIQUE
ÂGE DE LA TERRE

Extrait du tome IX des *Annales de l'Institut International de Sociologie*.

PARIS, V^e
V. GIARD & E. BRIÈRE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
16, Rue Soufflot, 16

1903

LA DIFFÉRENCIATION
& L'INTÉGRATION SOCIALES
UNE UTOPIE SOCIOLOGIQUE

PAR

LESTER F. WARD

Les processus organiques et superorganiques sont les mêmes en principe mais différents en méthode. L'évolution sociale obéit aux mêmes lois générales que l'évolution organique, mais le mode d'opération dans l'une et dans l'autre est si dissemblable qu'il est difficile de reconnaître leur identité générale. Cette différence est tellement grande qu'en traitant la dernière on peut se passer de la terminologie biologique et se servir de la terminologie anthropologique et sociologique. Cependant, quoiqu'on se serve des termes *différenciation* et

intégration d'une manière toute spéciale dans les discussions biologiques, ils appartiennent aussi bien aux autres sciences, et il est difficile de s'en passer.

Dans l'état actuel de la science toutes les considérations de l'homme qui comportent son origine et son développement doivent nécessairement avoir pour point de départ la biologie. On peut considérer comme vérité fondamentale que l'homme est une espèce d'animal. C'est donc l'espèce humaine, l'*Homo sapiens*, que l'anthropologue et le sociologue doivent étudier. Cette espèce est descendue d'animaux vivant dans des temps plus reculés, et cette transformation s'est opérée de la même manière que celle de toutes les autres espèces qui constituent maintenant la faune du globe. C'est un problème taxonomique à résoudre par le biologiste de savoir si c'est le *Pithecanthropus* ou l'*Homosimius* qui forme le dernier anneau de la chaîne conduisant au *Dryopithecus* et aux plus anciennes formes vraiment simiennes. L'anthropologue et surtout le sociologue s'intéressent au genre *Homo* et à ce qui s'est passé depuis que ce genre a atteint son plein développement générique.

En pratique, tous les biologistes sont d'accord aujourd'hui pour affirmer que chaque espèce distincte s'est développée par voie de descendance et de modification sous des conditions qui combinées ensemble ont produit cette formation particulière. De telles conditions ne peuvent exister que dans un espace défini et plus ou moins limité. Chaque espèce est ainsi renfermée ordinairement dans un terrain de ce genre. Si elle est plus répandue, la forme en est relativement plus variée, ce qui indique une dispersion postérieure après avoir

atteint son caractère spécifique à un point défini et dans un terrain limité. Il est aussi certain qu'il en a été ainsi pour l'homme comme pour les autres espèces. L'idée autrefois si répandue, même parmi les biologistes éminents, que la même espèce pouvait s'engendrer à des époques et dans des lieux différents, a disparu en même temps que la conception d'une création spéciale, qui en formait la base, et avec les idées théotéléologiques qui prédominaient jadis. Cette idée est en contradiction avec celle d'un lien phylogénétique, puisque, sous les conditions infiniment variées par lesquelles toute forme se produit, l'origine indépendante de deux espèces identiques dans des points différents serait pour ainsi dire impossible selon la loi mathématique des probabilités. Voilà la réfutation de la doctrine de polygénisme que certains sociologues et anthropologues ont cru nécessaire de faire revivre et d'invoquer pour expliquer des phénomènes présentés par la société et les races humaines. Je vais essayer de démontrer qu'une telle hypothèse n'est pas nécessaire.

Supposé, donc, que l'homme se soit développé dans un terrain circonscrit présentant les conditions nécessaires à la production d'un être pareil, nous pouvons nous faire une idée assez claire de son histoire primitive. Cependant il faut se rappeler qu'il n'existe actuellement aucune race d'hommes correspondant absolument au type primitif. Les races les moins développées que nous connaissons sont celles qui, pour une raison ou pour une autre, sont restées pendant des siècles dans un état peu développé, mais pendant toute cette période elles ont dû subir nécessairement des modifications profondes. Beaucoup d'entre elles ont vacillé, ayant

appartenu autrefois à des types beaucoup plus développés et dégénérés plus tard en s'adaptant à des conditions d'existence plus simples et plus sévères.

*
* * *

La différenciation sociale.

Le caractère fondamental qui distingue l'homme de toutes les autres espèces d'animaux est le plus grand développement de son cerveau, et comme conséquence, un accroissement de facultés mentales de toutes sortes. La première faculté mentale à noter dans son histoire est la mémoire. Chez tous les autres animaux le parentage est oublié presque immédiatement. Chez l'homme il en reste un souvenir. Voilà la base du groupe consanguin qui est le fondement originaire et naturel de la société. La cohésion sociale primaire, c'est le lien du sang. La horde n'est d'abord qu'une famille, et elle ne devient jamais autre chose qu'un groupe de parents. Le clan n'est qu'un groupe du même genre, mais plus grand, rendu possible par de plus hauts pouvoirs mentaux et une mémoire plus étendue. Les hordes et les clans primitifs, comme les cellules animales, sont limités en grandeur, mais non en croissance, et la conséquence dans les deux cas est une multiplication par voie de division. Il se crée donc de nouvelles hordes et de nouveaux clans, et, comme chacun de ces groupes doit occuper un différent terrain, il en résulte un processus d'expansion. Si les conditions d'existence étaient partout les mêmes, le terrain de cette expansion pourrait prendre la forme d'un cercle parfait, s'étendant du

centre original en bandes concentriques. Mais on ne peut concevoir une uniformité de conditions de ce genre. La moindre diversité suffirait à donner une prépondérance à un rayon plutôt qu'à un autre, rendant ainsi la forme de la figure irrégulière. Dans l'état réel des choses, à n'importe quel point sur la face de la terre, les inégalités naturelles dans le milieu environnant de l'homme produiraient d'emblée de grandes irrégularités. Les hordes prolifiques ne se répandraient que dans quelques directions favorables; elles suivraient les cours d'eau, s'établiraient le long des rivages des mers et des lacs, chercheraient les forêts nucifères et les anses pleines de coquillages, et elles se laisseraient diriger par toutes les influences offrant une nourriture plus facile et plus sûre.

Une autre faculté mentale également importante qui caractérise l'homme est celle de l'invention. Au moyen de cette faculté il pouvait rompre les frontières faunales qui limitent la distribution des autres espèces et déborder dans les autres régions auxquelles il n'était pas originairement adapté. Toutes les autres espèces sont cantonnées dans des régions spéciales qu'elles ne peuvent pas quitter. Toute tentative pour s'en évader est fatale aux individus qui la font. Ils se trouvent dans un milieu auquel ils ne sont pas adaptés, et ils succombent très vite aux influences adverses. Une espèce quelconque capable de franchir avec succès ses barrières faunales se répandrait bientôt sur la surface entière du globe, selon les lois de multiplication bien connues aujourd'hui. La loi générale de limitation faunale se trouve confirmée par le fait qu'aucune espèce n'a pu arriver à ce but. L'homme seul a acquis ce pouvoir, et

c'est là le résultat de la supériorité de ses ressources, due à son tour à sa faculté inventive. Car, quelque faible que puisse paraître à l'homme civilisé cette faculté inventive des peuples primitifs, elle surpasse de beaucoup celle de n'importe quelle autre espèce d'animal, et il ne fallait qu'un faible effort de la raison pour neutraliser les influences les plus effectives du milieu en réprimant la migration. La faculté de lutter avec succès contre le reste de la faune, d'échapper aux attaques des espèces voraces, de surprendre et d'attraper les animaux dangereux, était presque suffisante, à elle seule, pour atteindre à ce but. Le moindre succès obtenu en combattant les conditions nuisibles du climat, par le vêtement et par le logement les plus primitifs, conduisait au même but. Le caractère omnivore que possèdent toutes les races primitives leur assurait la nourriture même avant l'introduction des arts par lesquels l'homme a réduit à son service le règne végétal et le règne animal. L'invention des armes offensives les plus primitives pour la chasse et des instruments les plus simples pour le labourage désarmait le milieu ennemi et transformait les forces dangereuses de la nature en moyens de subsistance pour l'homme.

Ainsi émancipé de l'esclavage du milieu dans lequel il vivait, cette espèce privilégiée commença cette carrière d'expansion universelle qui a fini par embrasser le globe entier. Quoique sa mémoire fût suffisante pour établir le groupe consanguin, cette faculté ne suffisait pas pour conserver le lien entre les hordes filiales et la horde ancestrale, et quelques déplacements suffisaient pour effacer toute trace de parenté. La tradition, à laquelle on a donné l'heureuse expression de mémoire

sociale, n'existait pas encore, et ces groupes qui avaient erré le plus loin du centre primitif de dispersion devenaient tout à fait étrangers au groupe-mère. En se déplaçant lentement par des lignes extrêmement irrégulières, comme je l'ai déjà dit ci-dessus, il y eut bientôt plusieurs de ces groupes terminaux. Ceux-ci se trouvaient le plus souvent éloignés l'un de l'autre et séparés par des mers et des chaînes de montagnes.

La période pendant laquelle ce processus avait lieu, quelle que soit sa durée, peut être appelée période de *différenciation sociale*. C'est dans cette période que les langues se sont formées, mais par suite de l'isolement graduel, chaque groupe s'est acquis une langue spéciale. Du moins les variations qui avaient lieu naturellement dans la langue d'un groupe quelconque la rendait bientôt une langue pour ainsi dire différente de celle de n'importe quel autre groupe un peu éloigné duquel il était descendu. A plus forte raison, les langues de tous les groupes terminaux étaient toutes différentes l'une de l'autre. Il en était de même pour les mœurs. Les différences dans les milieux pouvaient suffire à accomplir cet effet, mais les mœurs tendent spontanément à varier, et à moins qu'il n'y ait un échange réciproque d'idées, elles se différencient rapidement. Les mœurs aussi bien que les langues divergeantes devenaient absolument dissemblables excepté dans certains caractères fondamentaux. Quand les mœurs et les cérémonies prirent enfin la forme de cultes et de religions, eux aussi étaient différents, et tous les groupes épars présentaient en dernier lieu la plus grande hétérogénéité dans tous leurs caractères sociaux. Ils ne s'accordaient que dans leurs caractères biologiques. Ils appartenaient

encore au même genre et à la même espèce ; ils étaient tous des hommes.

Jusqu'ici nous avons dépeint les hordes éparses comme étant tout à fait isolées ou seulement rattachées à leurs groupes héréditaires par des fils interrompus de mémoire et des traditions oubliées. Ce lien allait en s'affaiblissant à mesure qu'ils s'éloignaient du berceau primitif, jusqu'à ce que partout sur la périphérie lointaine tout rapport social fût perdu. Les différentes lignes étaient d'une longueur inégale, et, comme l'histoire nous l'apprend, quelques-unes d'entre elles atteignaient les parties les plus éloignées du globe. L'ensemble de ces différences sociales et des modifications physiologiques produites par des différences de climat dans les régions occupées ont engendré en fin de compte les différentes *racés humaines*, et toutes les différences qui existent entre les races humaines sont à expliquer comme les effets normaux de la différenciation sociale.

*
**

L'intégration sociale.

La différenciation sociale forme le premier chapitre dans l'histoire de la société humaine. Le second chapitre traite de l'intégration sociale, et c'est là la limite que je me suis posée dans cette étude.

Dans un temps relativement court (et nous ne sommes pas limités en matière de temps) le nombre de races humaines était pour ainsi dire infini. Ces races étaient absolument distinctes au point de vue sociologique, et beaucoup d'entre elles étaient entièrement différentes

au point de vue ethnologique. Elles ne se ressemblaient qu'au point de vue biologique. Toutes étaient des races humaines. A un certain stade, à savoir, celui de la plus grande différenciation, le nombre de races était beaucoup plus grand qu'à présent, et plus grand qu'à aucun stade subséquent. Cette réduction dans le nombre de races humaines était le résultat de l'intégration sociale.

Une carte topographique d'un continent quelconque montre que les grands fleuves qui convergent dans leurs bas cours se composent de plusieurs petits courants plus hauts, et que ceux-ci sont formés à leur tour d'un grand nombre de petits affluents sur les hauts plateaux. Beaucoup de ceux-ci, appartenant à un des grands systèmes d'écoulement, ont leurs dernières sources près de celles des affluents qui appartiennent au prochain système adjacent. Figurons-nous deux de ces chaînes moniformes de migration humaine que j'ai décrites, rampant lentement en amont de deux de ces grands bassins d'écoulement, les constrictionnements entre les nombreux anneaux en chapelet s'étant dans la plupart des cas si enfoncées que tout rapport social a été plusieurs fois tranché. Dans les deux lignes, les groupes les plus éloignés, après avoir atteint les terrains élevés, se sont encore ramifiés en correspondance partielle avec la topographie, jusqu'à ce que des groupes se trouvent dans les deux lignes entre les dernières sources élevées des plus petits affluents. Dans une région tropicale, telle que celle dans laquelle la race humaine pouvait seulement avoir eu son origine, ses plateaux élevés devaient être couverts de forêts épaisses. En cherchant le gibier et autres moyens de subsistance, les plus aventureux de ces groupes terminaux ne pou-

vaient manquer de franchir quelquefois la bande étroite qui sépare les sources des deux grands systèmes d'écoulement. Nous pouvons nous imaginer la rencontre fortuite dans la forêt de deux membres de ces groupes différents qui, dans ces conditions naturelles, occupaient les pentes adjacentes opposées. Qu'en pouvait-il résulter? S'ils se parlaient, c'était dans des langues que ni l'un ni l'autre ne pouvait comprendre. Il devait surgir de leur sein un mélange de sentiments grossiers et sauvages. La crainte, l'étonnement, la haine et la rapacité étaient au nombre des émotions confuses déterminant l'action. Le résultat d'une première rencontre de ce genre dépend d'un trop grand nombre de conditions pour rendre possible une prédiction. Mais la répétition de ces rencontres, et surtout la rencontre accidentelle de bandes de ces différentes tribus, devaient amener des conséquences qu'on peut aisément prévoir. Quand de telles rencontres devenaient fréquentes, ce qui était inévitable avec le temps, rien ne pouvait empêcher l'hostilité et la guerre. Chaque groupe regardait tout autre comme absolument dissemblable et étranger. Il n'y avait pas de « conscience d'espèce ». La forme humaine pouvait faire surgir des sentiments un peu différents de ceux qu'excitait la rencontre d'un tigre ou d'un ours, mais tout sentiment d'*humanité*, et tout désir de cultiver des rapports plus intimes, étaient tout à fait impossibles. L'effet de tous les sentiments suscités réunis devait être de tuer et de détruire cette nouvelle bête féroce qu'on ne pouvait regarder que comme un ennemi naturel.

Plus de telles races se rencontraient et s'entrechoquaient, plus l'animosité devenait amère. Plus elles

se connaissaient, plus la haine mutuelle était intense. La première chose qui devait les frapper était leur dissemblance entière, et tout ce qu'une race faisait ou possédait que l'autre ne faisait ni ne possédait pas, augmentait le sentiment de haine. Quand ils voyaient que non seulement leurs langues étaient différentes, mais qu'aussi les habitudes, les mœurs, les cérémonies, les cultes et les fétiches étaient tous étranges et inconnus, le degré de détestation mutuelle devenait sans bornes.

La période de la différenciation sociale a été bien longue. Pendant cette période, l'homme s'est transformé d'animal frugivore en animal pour ainsi dire carnivore. La chair devenait sa principale nourriture, et il mangeait tous les animaux qu'il pouvait prendre ou tuer. Et voici un nouvel animal féroce et dangereux qu'il devait toujours tuer pour le salut du groupe quand il le trouvait. Après avoir pris et tué cet animal, quoi de plus naturel que de le manger comme il mangeait les autres animaux? Voilà l'origine du cannibalisme, coutume propre à un certain état dans le développement de toute race d'hommes dont on connaît l'histoire, ou dans l'histoire de laquelle on peut remonter jusqu'à cet état. Cette coutume a persisté dans la race aryenne jusqu'à l'époque de Jules César. Avec le nombre toujours croissant de rencontres de races et l'augmentation du goût pour la chair humaine (qui a, dit-on, le fumet le plus agréable de toutes les viandes), les différentes races d'hommes devinrent leur gibier réciproque, et l'homme fut, à vrai dire, la proie de l'homme.

Sans doute, cet usage devint bientôt la base servant à mesurer la force relative des différentes races, et une

ère de guerre universelle en fut le résultat naturel. On ne saura certainement jamais combien de temps dura cet état de choses dans la grande antiquité préhistorique de l'homme, mais au moment où le rideau commençait à se lever lentement sur le théâtre du monde, on pouvait voir cette première scène si bien connue sous le nom de « la lutte des races ». Je ne me propose pas d'entamer ici la discussion de ce grand procédé sociologique. D'autres personnes ont accompli cette tâche, et, quant à moi, j'ai été obligé de traiter ce sujet ailleurs où je pouvais mieux lui rendre justice. Je me bornerai donc à signaler le rôle que la lutte des races a joué dans l'intégration sociale.

La chasse des hommes et la chasse des têtes, comme étages historiques des races humaines, ont principalement disparu, mais l'histoire nous a révélé le processus social qui les a suivies et qui a amené le monde à son état actuel. La première phase en était celle de la guerre qui a décidé la force militaire relative des races humaines. Il en est résulté une division des hommes en deux grandes classes, les races conquérantes et les races conquises. La conquête était d'abord suivie par la destruction complète et l'anéantissement des races vaincues. A cela succéda l'esclavage des femmes possédant la beauté, puis celui des soldats, et enfin celui d'une grande partie de la race soumise. A une époque encore plus avancée, il se forma entre la classe conquérante ou dominante et la classe vaincue ou esclave une classe intermédiaire, commerçante ou marchande, qui prit avec le temps le caractère de classe industrielle ou commerciale. De ces trois éléments primaires, qu'on peut nommer ectoderme, entoderme

et mésoderme des tissus sociaux, il s'est formé ce qu'on appelle les « classes sociales » et le corps social moderne.

*
**

L'intégration de race.

Ayant ainsi esquissé à grands traits le sujet de l'intégration sociale proprement dite, qui est vraiment le thème fondamental de la sociologie, je vais passer au sujet plus spécial qu'on peut appeler *l'intégration de race*.

La différenciation sociale, ainsi que nous l'avons vu, a eu pour résultat la production d'un nombre presque infini de races, dont toutes sont distinctes au point de vue social et la plupart au point de vue ethnique. A son tour l'intégration sociale a eu pour résultat l'amalgamation de ces races hétérogènes en races mélangées composées, et celles-ci sont devenues de vraies races, en diminuant de beaucoup le nombre des races. Toute tentative faite pour établir des conclusions importantes de quelque nature que ce soit d'après les différences de race a par conséquent échoué tout à fait. Toutes les races actuelles sont complètement mêlées. Quelques-uns des éléments dont elles se composent paraissent distincts et semblent indiquer des souches qui étaient autrefois pures, mais si on pouvait trouver ces souches quelque part, elles aussi seraient également composées, et leurs éléments en indiqueraient d'autres plus anciennes. Il n'y a, cependant, aucun moyen de trouver aujourd'hui une pareille race. Longtemps avant qu'il y

eût aucunes annales humaines, longtemps avant que l'homme eût fabriqué quelque chose que les archéologues reconnaissent comme œuvre d'art, ce processus d'amalgamation de races avait été répété bien des fois, et toutes les races étaient absolument confondues. Ce que nous voyons aujourd'hui et ce que nous appelons des races sont simplement quelques-uns de ces groupes composés qui ont réussi à coéxister pendant une période considérable jusqu'à ce que certains caractères aient été plus ou moins définitivement fixés. Mais ces caractères mêmes sont le résultat d'une synthèse préalable et sont également composés.

Les grandes distinctions ethniques, marquées par les différences dans la couleur de la peau et la texture des cheveux, semblent nier la possibilité d'une origine commune. Mais une étude soigneuse de toutes les conditions intermédiaires fait ressortir les gradations qu'il y a entre tous ces caractères. On peut expliquer ces différences comme étant les conséquences d'une longue soumission aux diverses conditions climatiques, comme étant causées par des préférences personnelles et les sélections sexuelles qui en résultent, et comme déterminées par de nombreuses autres influences qui réagissent sur les éléments physiologiques et biologiques rentrant dans le problème.

Le seul fait fondamental que toutes les races se fécondent toujours mutuellement sans tenir compte de la couleur, de la grandeur, de la forme et de toutes les autres différences, démontre d'une manière concluante que toutes les races humaines appartiennent à une seule et même espèce animale. Ce fait, sous les conceptions modernes de la signification des espèces, entraîne

l'idée de descendance commune et de filiation génétique. Il est inconcevable que deux formes animales, sous les influences formatives spontanées de la nature, se moulent, par la « rencontre fortuite des atomes », dans un état d'identité externe et interne si parfait qu'en se rencontrant par une conjoncture également fortuite elles se reconnaissent comme appartenant à la même espèce, et qu'en s'unissant selon les lois de la nature elles puissent faire naître une nouvelle race d'êtres. La loi mathématique des probabilités, aussi bien que le cours naturel des événements observé dans tous les domaines de la connaissance, repousse une supposition si violente, et soutient la vérité biologique que l'homme est partout le même.

Mais, comme je l'ai déjà fait remarquer, la période de différenciation ethnique et sociale est passée depuis longtemps, et celle de l'intégration ethnique et sociale a commencé. A vrai dire, ce dernier processus a été longtemps en opération. Nous ne connaissons suffisamment que les races blanches pour en décrire les effets, mais ceux-ci sont sans doute aussi prononcés dans les races jaunes et même dans les races noires que dans les races blanches. Dans celles-ci l'intégration ethnique et sociale a procédé par une longue suite d'assimilations jusqu'à ce qu'elle ait produit plusieurs grandes nationalités amalgamées, telles que les nationalités française, allemande, italienne, espagnole, russe et anglaise, qui toutes, quoique certainement composées d'un grand nombre d'éléments ethniques hétérogènes, sont à présent solidement intégrées en ce qu'on peut appeler des races distinctes. Car, à ce point de vue, le terme race perd toute la précision dont on l'a fausse-

ment revêtu autrefois, et signifie un groupe quelconque d'hommes qui ont acquis, n'importe comment, une certaine communauté de caractères qui cimente tous les membres du groupe en un tout compact. D'autres races sont en voie de formation. Il y aura bientôt une race américaine distincte, une race australienne, une race sud-africaine et une race sud-américaine.

Il y a, peut-être, des personnes qui admettent tout cela, mais qui nient cependant que l'intégration ait lieu entre ces races dites blanches et les races d'une couleur différente. Mais ici même cette loi générale opère. Partout où des races de couleur différente se trouvent ensemble, elles tendent à s'unir. Quelle que soit la force avec laquelle les races supérieures peuvent résister à cette tendance, elles ne peuvent que ralentir à un certain degré la vitesse du processus. Elles ne peuvent jamais l'arrêter complètement. Tout le monde sait que les races latines s'unissent librement avec toutes les autres races. Le Mexicain est aujourd'hui un métis produit par le croisement de l'Espagnol et de l'Aztec. Les métis canadiens constituent déjà une race, les Indiens-Français. Toute l'Amérique du Sud et du Centre est plus ou moins croisée. Les races teutoniques ont résisté avec quelque succès à ce mouvement, mais elles ne l'ont pas empêché tout à fait. Les tribus indiennes originelles de l'Amérique du Nord qui sont restées dans le territoire occupé maintenant par les blancs sont aujourd'hui complètement mélangées. Leur présence n'exerce aucune influence sur la population blanche à cause de sa grande prépondérance numérique, mais les Indiens ont fini par être absorbés totalement par la population blanche. Même dans les plus

grandes « réservations » des États-Unis où il existe un nombre considérable de blancs au milieu d'Indiens, ce croisement de races est très rapide. Le territoire Indien en fournit un exemple palpable. Les deux races y ont été déjà grandement mêlées.

Un résultat très curieux provient de la loi qui fixe les annuités de la population indienne. Les habitants sont classés d'après la quantité de sang indien qui coule dans leurs veines, et chaque personne a un livret qui en fait foi. D'un côté, cet arrangement met une prime sur le sang indien et semble vouloir par là le conserver aussi pur que possible. Mais d'un autre côté, il augmente la valeur pécuniaire des femmes indiennes, et cela conduit aux mariages fréquents entre les hommes blancs et les indiennes. Cet effet purement sociologique n'était pas probablement prévu par les auteurs de cette loi. C'est un exemple frappant de la manière dont les lois produisent des effets sociaux très importants tout à fait imprévus et inattendus.

On fait toujours de grands efforts pour empêcher le croisement des races blanches avec les races noires, mais il n'en résulte qu'un succès partiel. C'est toujours le rôle de l'esclavage de faire un mélange entre la race propriétaire et la race esclave. Le fait que celle-là était une race blanche tandis que celle-ci était une race noire n'a guère diminué cette tendance dans les États-Unis, et avant l'abolition de l'esclavage il y avait un grand nombre de mulâtres. L'abolition de l'esclavage a ralenti ce procédé sans le supprimer. L'influence de caste qui renvoie à la race noire tous ceux qui ont le moindre vestige de sang noir a maintenant pour effet de classer dans la race noire un grand nombre de per-

sonnes qui sont vraiment des blancs, et qui ont une intelligence presque égale à celle de la race blanche. Ces personnes possèdent aussi les autres qualités de la race dominante. Elles deviennent des meneurs de la race noire et par leur influence et leur exemple elles élèvent le niveau de la race entière. Elles acquièrent des propriétés que les lois doivent protéger, et dans beaucoup d'endroits elles deviennent des personnes d'influence. Ce n'est qu'une question de temps plus ou moins long pour que ces faits fassent tomber les préjugés actuels et abattent les barrières qui s'élèvent entre les races.

Quant aux races jaunes il semble qu'il y ait moins de probabilité de croisement. Leur nombre énorme les tient à part, et leur grande dissemblance sociale vis-à-vis des races blanches rend le contact dégoûtant. Il se peut qu'il y ait dans l'Asie des lieux où l'union avec les éléments aryens et sémitiques s'étende rapidement, mais il n'en est pas ainsi en Europe et en Amérique. Cependant les Japonais jouissent aujourd'hui d'une grande faveur près des races occidentales, et si un jour il y avait un mouvement dans le sens de l'amalgamation il n'y aurait aucun préjugé à surmonter. Il en est autrement maintenant pour les Chinois, mais eux aussi pourront un jour se réveiller et suivre le chemin des Japonais.

Quel que soit l'état actuel des choses, et malgré les grands obstacles au métissage des races dans certains cas, il est clair pour ceux qui ont médité sur le grand avenir de l'homme que l'intégration de race continuera jusqu'à ce que toutes les races d'hommes soient fondues dans une seule race. Non pas que les races inférieures en-

gloutiront les races supérieures, ni que celles-ci seront rabaisées au niveau de celles-là. Les races dominantes domineront toujours le produit, quel qu'il soit, mais les éléments moins forts y entreront comme modificateurs. Ils représentent des qualités qui, dans des proportions modérées, iront améliorer et enrichir l'ensemble. La grande race du monde unie et finale ressemblera à une photographie composée dans laquelle certains visages forts dominant le groupe, mais dans laquelle on discerne l'influence amollissante des physionomies caractérisées par des qualités morales raffinées qui réfléchissent l'âme plutôt que l'intellect. Cette race humaine perfectionnée finale réalisera alors tout ce qu'il y a de grand et de bon dans l'homme.

Je ne suis pas heureusement le seul à interpréter ainsi la destinée de l'homme. D'autres que moi ont exprimé la même opinion, mais personne n'a traité le sujet plus clairement que l'éminent anthropologue, M. W. H. Holmes, qui est à la tête du Bureau d'Ethnologie américaine et aussi de la Section Anthropologique au Musée National des États-Unis. Dans le discours qu'il a prononcé le 11 février 1902, en sa qualité de président de la Société Anthropologique de Washington, intitulé : « Esquisse de l'Origine, du Développement et de la Destinée probable des Races humaines », après avoir démontré par une série de projections admirablement choisies et arrangées des principaux types humains et aussi des trois grands types simiens qui se rapprochent le plus de la forme humaine, que l'homme constitue une espèce distincte et que toutes les races humaines se ressemblent tant qu'elles constituent une véritable unité au point de vue biologique ; il a entamé la consi-

dération de l'origine et de la divergence théorique des races humaines. Son discours contient beaucoup d'illustrations diagrammatiques, mais je me bornerai à reproduire une seule de ses figures et à donner l'explication qu'il en a faite :

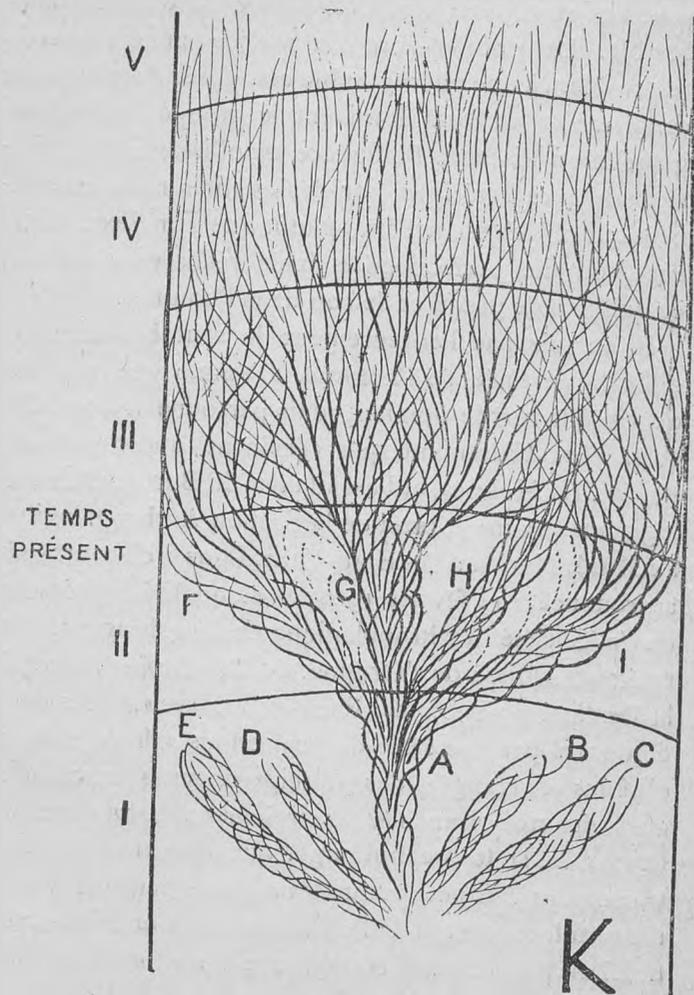


Diagramme K. — Montrant l'origine du genre *Homo* (A) à l'époque tertiaire, la séparation des races par l'isolement à l'époque post-tertiaire (F, G, H, I), et le mélange théorique de toutes les formes aux époques futures.

« Maintenant, dit-il, je veux combiner en un seul diagramme (K) un résumé de ma conception du développement de l'espèce et des races depuis la période de spécialisation des anthropoïdes jusqu'au temps présent. Les lignes latérales dans ce diagramme indiquent les limites du monde dans lequel pousse l'arbre ramifiant des *Hominidæ* (A). Les lignes horizontales qui se rattachent aux lignes latérales marquent les périodes au moyen desquelles nous séparons les étages de développement.

« La première période (I) est celle qui montre la spécialisation du groupe de créatures (A) d'où l'homme est sorti. On peut la regarder comme correspondant d'assez près à la période tertiaire des géologues. Nous ne connaissons pas le nombre exact des branches qui avaient à cette époque des rapports étroits, mais on suppose que le tronc humain futur florissait et s'élevait au-dessus des autres. Dans le diagramme les branches collatérales B, C, D, E, ne sont pas développées afin que *Homo* (A) puisse avoir le champ libre, pour indiquer plus clairement la manière dont ce groupe, selon notre meilleure interprétation, s'est répandu de sa région natale pour occuper le monde habitable.

« Il y a de bonnes raisons pour supposer que le berceau du précurseur humain était, à cet étage de son développement, limité dans son étendue. Les singes actuels, qu'on suppose correspondre dans leur degré de développement à la souche humaine dans sa période natale, ne sont pas bien répandus, mais occupent des régions limitées convenant plus spécialement à leurs habitudes arboricoles et à leurs constitutions plus ou moins délicates. Il n'y a aucune raison de croire que l'homme à

un étage correspondant était plus robuste, plus entreprenant ou plus largement répandu.

« C'est pourquoi, dans le diagramme, la tige A a été faite plus étroite à sa partie inférieure, en s'élargissant plus haut, pour suggérer l'expansion du territoire avec l'augmentation de nombre, d'énergie et d'intelligence. Cette expansion était sans doute très lente et peut avoir atteint ou non les limites les plus lointaines du terrain occupé, mais elle annonçait que de plus grandes expansions auraient lieu dans la période II. Nous ne pouvons pas savoir précisément dans quelle partie du globe ces événements se sont passés, l'endroit exact où le groupe préhumain s'est transformé en groupe humain. Cela peut avoir eu lieu en Asie, en Afrique, en Eurasie, en Eurafrique, en Lémurie ou en Amérique, mais cela nous importe peu. Nous arrivons à la conclusion que, à la fin de l'époque tertiaire (période I) ou à peu près, le changement a eu lieu, et que l'homme debout, ayant conscience de lui-même, a pris sa place une fois pour toutes dans l'avant-garde du progrès. Nous supposons que vers cette époque les continents ont pris pour la plupart leurs dimensions et leurs rapports actuels, et d'ailleurs que cet être, l'homme, rompant les barrières qui l'avaient autrefois circonscrit, se trouvait prêt à commencer leur conquête. La période simple, naissante et discrète de sa carrière était maintenant finie, et une période d'expansion merveilleuse commençait (période II).

« Se répandant graduellement dans les différents territoires continentaux, les groupes humains naissants, encore presque homogènes en caractère, s'éloignaient les uns des autres. Quelques-uns étaient complètement

isolés et suivaient leurs routes séparées, devenant distinctement tranchés des autres. D'autres, moins complètement isolés, se mêlaient sans cesse le long des lisières du territoire occupé, de manière à faire naître des gradations de caractères, et dans quelques cas les peuples hybrides qui en résultaient ont probablement occupé assez longtemps des régions séparées pour se constituer en variétés établies. Trois ou quatre groupes seulement s'étaient tellement séparés les uns des autres et avaient des caractères physiques tellement bien définis que les anthropologues sont convenus d'en faire des races distinctes, mais ces races comprennent la plus grande partie des hommes.

« La ligne qui marque la fin de la période II désigne l'époque actuelle, et F, G, H et I sont les races actuellement existantes. Considérons ce qui se passe le long de cette ligne aujourd'hui. La fin de la seconde période — la période isolée de spécialisation — est arrivée pour les races, et des changements de la plus grande importance vont prendre naissance. L'homme s'est répandu et a occupé le globe, et les isolations partielles ou totales qui en ont résulté sur les continents et sur les îles, de peuples n'ayant que de maigres moyens de transportation, ont amené, d'une manière directe ou indirecte, les variations qu'on appelle les races; mais la période d'isolation des groupes et par conséquent de spécialisation des races a pris fin. Dans les derniers siècles le navire océanique et le chemin de fer ont été inventés et les extrémités de la terre ne sont pas plus éloignées les unes des autres qu'elles ne l'étaient les côtes opposées d'une île tant soit peu

grande quand, il n'y a pas longtemps encore, tout le monde voyageait à pied. La période de différenciation est définitivement terminée et la période d'intégration universelle est survenue. Nous ne nous apercevons pas de la rapidité de ces mouvements, mais mis en contraste avec les changements d'autrefois, ils sont des ouragans comparés aux zéphyrus du matin. Le continent de l'Amérique a changé d'habitants en un clin d'œil, et l'Asie, l'Afrique, l'Australie et les îles du Pacifique sont dans le travail de désintégration de races. Aujourd'hui un homme peut faire le tour du monde deux cent quarante fois pendant sa vie. Un seul individu peut devenir père dans toutes les régions terrestres du globe; et ce n'est que le commencement — les premières centaines d'années — d'une période qui doit durer des millions d'années. Comment donc projeter les lignes du diagramme dans l'avenir? Il ne peut y avoir qu'une seule réponse.

« Nous pouvons esquisser en peu de mots le cours inévitable de l'espèce humaine. Dans la période III les races vont se flétrir et disparaître comme résultat de la miscégnation et de l'effacement des plus faibles branches. Le monde sera rempli et inondé d'une race généralisée dans laquelle le sang dominant sera celui de la race qui a aujourd'hui, physiquement et intellectuellement, le plus de droits à s'emparer de toutes les ressources de la terre et de la mer. Le sang et la culture seront cosmopolites. L'homme, occupant tout espace de terre disponible sur le globe, sera une unité plus serrée qu'il ne l'était dans les premiers jours de la période I, lorsque, dans une région circonscrite, cachée

dans l'aire énorme de quelque continent inconnu, les pouvoirs de spécialisation moulaient pour la première fois l'espèce humaine (1) ».

*
**

L'utopie.

Une vue de la sorte peut sembler une utopie, mais elle ne l'est que dans le même sens que chaque grande époque est une utopie vis-à-vis de celle qui l'a précédée. La vie et l'esprit sont des utopies quand on les compare avec un état où ils n'existent pas, néanmoins le monde a fait ce pas cosmique, et le monde organique et psychique a surgi d'un monde sans vie et sans intelligence. Un type quelconque de vie hautement développé est une utopie relativement aux types plus bas qui l'ont précédé : la plante à semences à la plante à spores, l'angiosperme au gymnosperme, l'animal à vertèbres à l'animal sans vertèbres, le mammifère au reptile, l'homme le plus bas au singe le plus élevé, l'homme civilisé au sauvage. Il serait utopique qu'un singe aspirât à l'humanité, ou qu'un troglodyte se figurât l'état civilisé. Ce n'est qu'en regardant en arrière et en voyant la grandeur des pas qui ont été faits que nous pouvons nous former une conception scientifique de ce que l'évolution est capable d'accomplir. Considérons quelques-uns des éléments scientifiques en faveur de l'utopie de l'intégration ultime universelle des races.

(1) *American Anthropologist*, vol. IV, n° 3, juillet-septembre 1902, pp. 369-391.

On croit que cette planète a alimenté quelque forme de vie pendant une période d'environ 72.000.000 d'années. La moitié de cette période a dû s'écouler avant qu'il existât des formes de vie ayant une consistance matérielle suffisamment ferme pour ne laisser aucune impression reconnaissable sur les milliers de pieds de roches déposées pendant ce temps, et nous n'avons guère autre chose que des couches de graphite pour prouver qu'il existait quelque forme périssable de vie végétale. Sans doute, cette flore primitive était la nourriture de mille formes animales également fragiles et éphémères. Un tiers de ce qui reste de ce temps, c'est-à-dire 12.000.000 d'années, comprenant les périodes cambrienne et silurienne, s'était écoulé avant que les animaux vertébrés fissent leur apparition. Un autre tiers, ou encore 12.000.000 d'années, s'est écoulé avant qu'il y eût les plus faibles traces de la vie mammifère près du sommet du nouveau grès rouge ou de la période triasique. Pendant cette période et la suivante ou période jurassique dont la durée de chacune était de 3.000.000 d'années au moins, la terre fut abandonnée aux amphibiens et aux reptiles et à une végétation cryptogame et gymnosperme. Ce n'est que dans la période crétacée qui a suivi la période jurassique et qui a duré également 3.000.000 d'années, que des formes de plantes ou d'animaux ressemblant à celles qui dominent aujourd'hui, devinrent abondantes. A la fin de la période crétacée il ne restait qu'une vingt-quatrième partie de l'histoire de la terre, et il n'y avait pas encore de quadrupèdes tels que ceux qui constituent la principale partie de la faune actuelle du globe. La période tertiaire, estimée, elle aussi, à

3.000.000 d'années environ, fut enfin annoncée, et c'est pendant cet espace de temps relativement court que toutes les grandes productions de la nature organique se sont développées. Avant la fin de cette période toutes les grandes familles d'animaux, y compris les singes, avaient fait leur apparition. Peut-on compter l'homme parmi les produits des derniers temps tertiaires (le pliocène)? Voilà la question qu'on discute maintenant, mais la plus grande partie de l'évidence est pour la négative. C'est-à-dire qu'on admet généralement que la créature semblable à l'homme qui a laissé des restes, soit de son squelette, soit de son travail, dans les dernières couches tertiaires, n'était pas vraiment l'homme, mais l'ancêtre de l'homme, soit qu'on l'appelle *Pithecanthropus*, *Homosimius*, ou autrement.

L'homme proprement dit a une origine plus tardive, ou quaternaire. Il a commencé son existence quelque part au-dessous de la moraine terminale pendant que les différentes périodes glaciaires chassaient successivement les plantes et les animaux arctiques de leurs habitats et les laissaient sur les pics des montagnes de l'Europe. Les géologues ne sont pas d'accord sur la durée de cette période. Quelques-uns seulement l'estiment à plus de 500.000 années, et le consensus d'opinion semble vaciller entre 200.000 et 300.000 années. On peut dire alors avec confiance que la période humaine toute entière ne peut pas excéder 300.000 années. Mais pendant au moins sept huitièmes de cette période l'homme n'était guère plus qu'un animal. C'était là la période de différenciation de races que j'ai passée en revue au commencement de cette étude. Pendant ce temps il a

couvert le globe entier, et il s'est divisé en une infinité de races, mais il n'a rien achevé.

L'histoire humaine, d'après les calculs les plus extrêmes, ne remonte pas à plus de 25.000 ans. C'est là probablement l'époque la plus éloignée où l'archéologue peut suivre avec certitude les travaux de l'homme. Ce n'est qu'un instant dans l'âge de la terre. Quarante de ces périodes entrent dans un million d'années. Il en faut 120 pour faire une époque tertiaire, et ce n'est guère plus que la trois millième partie du terme entier de la vie organique. Mais il faut compter moins de la moitié de cette période dans l'histoire réelle et vivante de l'homme, tandis que tout l'achèvement humain à peu près est compris dans un quart de cette période. L'homme n'est qu'un point sur la surface de l'océan du temps quand il est mesuré par la géologie (1).

(1) Le professeur Haeckel dans son ouvrage intitulé : *Die Welträthsel*, a bien caractérisé cette large vue des rapports du temps de la vie organique et de l'homme comme étant « la perspective cosmologique », et il l'a élucidée en traitant la période entière de la vie sur la terre comme une grande journée (*Schöpfungs-Tag*), qu'on peut diviser en 24 heures. Alors il est facile d'exprimer la longueur relative des différentes périodes géologiques en heures et en minutes. Un de ses élèves a élaboré cette conception et est arrivé au résultat surprenant que la période historique (*Weltgeschichte*), qu'il estime à 6.000 années, n'a occupé que cinq secondes du jour de la création!

Haeckel assigne à la période entière 100.000.000 d'années, ce qui est beaucoup plus que mon calcul (72.000.000), mais celui-ci est encore mieux adapté au mode d'explication, parce que le nombre est un multiple de 24, et les résultats en sont suffisamment frappants. Mais j'ai cru qu'on pourrait rendre l'exemple encore plus clair en projetant ces rapports sur un cadran, et j'en ai cons-

Mais, que signifie tout cela pour arriver à la solution du problème de l'intégration de race? La période de différenciation ne pouvait guère être moins de 150.000 années, celle de l'intégration guère plus de 50.000 années. En d'autres termes, celle de l'intégration vient seulement de commencer. Ce processus doit augmenter en vitesse avec l'accroissement de la population. La population va encore croissant avec rapidité. Le taux en diminuera avec l'accroissement de la densité et de l'intelligence, mais, en fin de compte, toute la terre sera remplie d'hommes. Les races se mêleront de plus en plus, et plus elles se mêleront, plus elles se mélangeront. Ce processus qui nous semble si lent aujourd'hui, est rapide quand on le compare aux époques anciennes, et il deviendra de plus en plus rapide.

Mais on dira peut-être qu'il faudra longtemps pour amener l'unité finale de toutes les races humaines. Cela est vrai, mais ce n'est pas là le problème que j'ai posé. Que veut dire longtemps? Le temps est relatif. Un million d'années est court comparé avec l'âge de la

truit un sur cette base numérique. Dans ce projet 3.000.000 d'années représentent une heure, 50.000 années une minute, et 833 1/3 une seconde. Si nous admettons 300.000 années pour la période humaine l'homme a existé six minutes du jour cosmique. Si nous n'admettons que 200.000 années pour cette période, il n'a existé que quatre minutes. Si nous prenons pour la période historique l'extrême durée de 25.000 années, elle représentera trente secondes. Si nous la bornons, comme l'a fait Haeckel, à 6.000 années, elle a duré sept secondes. En tout cas ces réflexions sont propres non seulement à nous apprendre l'humilité, mais aussi à nous donner l'espérance.

Voici un tableau des périodes géologiques exprimées en années dans la première colonne, et en heures, minutes et secondes du

terre. Cependant nous ne pouvons guère nous imaginer un million d'années — cinq cents ères chrétiennes! Mais ce ne sera pas encore la fin du monde en un million d'années. L'homme est là. Qu'y a-t-il pour l'empêcher d'y rester? Cette question en soulève une série d'autres.

On nous dit d'abord que la science annonce la décadence de la planète; que le soleil perd de sa chaleur;

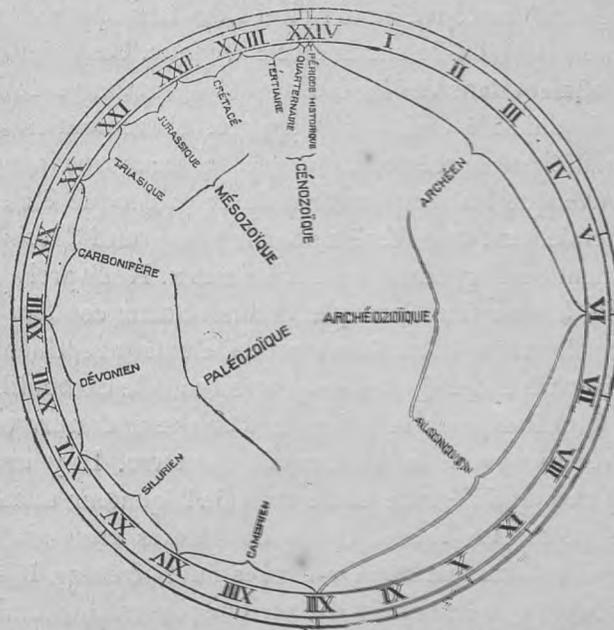
jour cosmique dans les autres colonnes. Le cadran basé sur ces chiffres suit la table :

PERSPECTIVE COSMOLOGIQUE.

Age de la terre.

| PÉRIODES GÉOLOGIQUES | DURÉE EN ANNÉES | JOUR COSMIQUE | | |
|-------------------------|--------------------|---------------|---------|----------|
| | | Heures | Minutes | Secondes |
| Archéen..... | 18.000.000 | 6 | » | » |
| Algonquin..... | 18.000.000 | 6 | » | » |
| Cambrien..... | 6.000.000 | 2 | » | » |
| Silurien..... | 6.000.000 | 2 | » | » |
| Dévonien..... | 6.000.000 | 2 | » | » |
| Carbonifère..... | 6.000.000 | 2 | » | » |
| Triasique..... | 3.000.000 | 1 | » | » |
| Jurassique..... | 3.000.000 | 1 | » | » |
| Crétacé..... | 3.000.000 | 1 | » | » |
| Tertiaire..... | 2.675.000 | » | 53 | 30 |
| Quaternaire..... | 300.000 | » | 6 | » |
| Période historique.... | 25.000 | » | » | 30 |
| | 72.000.000 | 24 | » | » |
| Période de l'écriture.. | 6.000 | » | » | 7 |

que les conditions de l'existence organique sont condamnées à se détériorer; que lentement, mais sûrement, la terre deviendra incapable de subvenir à l'existence de la vie; et que l'homme, presque à son insu, doit perdre de plus en plus sa vigueur, jusqu'à ce qu'il devienne imbécile, et qu'il disparaisse enfin, comme toute la vie organique, laissant la terre à l'état d'étoile morte, semblable à notre lune. Tout cela est probablement vrai, mais voyons quel intérêt pratique il peut avoir pour nous.



CADRAN DU JOUR COSMIQUE
ÂGE DE LA TERRE

C'est au fond une question de température. Tout le monde sait que pendant la période historique la température de la terre, quoique variant beaucoup dans les différentes zones, a été, à tout prendre, très favorable à la vie en général. Il n'y a aucune cause pour croire qu'elle l'ait été moins pendant toute l'époque quaternaire, malgré l'existence de plusieurs périodes glaciales dans l'hémisphère septentrional. L'époque pliocène, qui a précédé celle-là, étant plus uniforme, favorisait la vie peut-être plus que la première partie de l'époque quaternaire. Le reste du tertiaire (miocène, éocène) était beaucoup plus chaud, de manière que la végétation qu'on trouve aujourd'hui à des latitudes tempérées croissait au-dessus du cercle arctique. Les palmiers abondaient dans des latitudes maintenant tempérées et la vie animale était à son apogée. En remontant du tertiaire par le crétacé au jurassique, nous trouvons la preuve que les températures de cette époque étaient généralement trop élevées pour le plus grand développement ou des plantes ou des animaux. Nous arrivons enfin à une flore presque exclusivement conifère et cycadéenne et à une faune principalement reptilienne et amphibienne. Quand nous atteignons le carbonifère les faits indiquent la présence d'une température très élevée sur toute la surface de la terre. Il y avait très peu de différence entre celle de l'équateur et celle des pôles. La même classe de plantes croissait au Brésil et dans l'île des Ours près du Spitzberg. Il est probable que les rayons du soleil ne pénétraient jamais jusqu'à la surface de la terre, mais que les eaux presque bouillantes produisaient toute une atmosphère de vapeur dense et épaisse qui couvrait toute la terre.

Il n'est pas nécessaire de remonter plus loin. Il est clair qu'aucune des formes de la vie les plus perfectionnées de l'époque actuelle ne pouvait exister dans ces conditions. Indépendamment de la nécessité de périodes énormes pour développer ces formes perfectionnées, la terre non plus n'était pas prête avant l'heure, ou à peu près, où elles faisaient leur apparition dans la dernière partie du mésozoïque et dans le tertiaire. En un mot, au lieu d'une décadence de la vie ou d'une détérioration dans les conditions nécessaires aux plus hautes formes de l'existence organique, il y a eu une amélioration constante dans ces conditions depuis les temps géologiques les plus reculés jusqu'à présent et rien n'indique que le plus haut degré de perfection de ces conditions ait été encore atteint. Il est plus que probable que l'habitabilité du globe s'augmentera encore et continuera à s'augmenter pendant une période incalculable. Si elle atteignait enfin son maximum, la durée de cet âge d'or serait au moins d'un million d'années, et il se passerait probablement plusieurs millions d'années avant qu'aucune décadence fût possible. Il n'y a aucune raison de penser que la période pendant laquelle les conditions d'existence vitale resteront aussi favorables qu'elles le sont maintenant et qu'elles l'ont été depuis le commencement du temps tertiaire, sera moins longue que celle pendant laquelle ces conditions ont déjà duré. Cette période, selon les estimations des personnes les plus dignes de confiance, n'aura pas moins de trois millions d'années. Par conséquent, toutes les spéculations sur la décadence finale de la planète, quoique scientifiquement justes, sont purement théoriques et n'ont aucune valeur pra-

tique. En ce qui concerne les intérêts pratiques, le monde restera *toujours* ce qu'il est aujourd'hui.

Il reste une objection finale. On nous dit que l'homme, comme toutes les autres choses, doit avoir sa naissance, sa maturité et son déclin. Le spectre de la décadence nous effraie maintenant. Nietzsche et Nordau veulent bien nous en avertir. En première ligne, on nous dit que l'homme, dans sa myopie égo-centrique, épuise les ressources naturelles de la terre, détruit les forêts, tarit les sources des rivières, et transforme le paysage vert et riant en un désert de sable aride. Un autre thème favori, c'est le déclin et la chute de tous les grands empires du passé, et on prédit avec confiance que les nations dominantes actuelles suivent la même route et doivent finir par s'anéantir.

Il n'est pas facile de répondre à tout cela en quelques mots. Cependant, en ce qui concerne l'épuisement des ressources naturelles, quoique ce soit un fait certain, il n'est besoin que de jeter un coup d'œil sur l'histoire du XIX^e siècle pour s'apercevoir que l'homme aidé par la science a en effet centuplé les ressources de la nature et qu'il a augmenté au delà de toute mesure les conditions de l'existence et du bonheur.

Il est vrai aussi que les nations s'élèvent, florissent et déclinent, mais, jusqu'ici du moins, aucune nation ne s'est écroulée sans qu'une autre plus grande ne se soit élevée à quelqu'autre endroit en avançant la civilisation au delà du point atteint par la nation tombée. La chute des empires n'est guère que la transplantation de la civilisation. C'est la reproduction sociale, et la décadence est bien la condition universelle de la reproduction. L'évolution sociale est, à cet égard, identique à

l'évolution organique. Les grands types des plantes et des animaux, comme le fait voir leur histoire géologique, ont eu, d'une manière semblable, leur accroissement, leur culmination, et leur déclin. Mais ils ont donné l'existence à de nouveaux types plus vigoureux qui ont successivement accompli l'ouvrage de développement structural jusque dans les flores et les faunes actuelles du globe beaucoup plus perfectionnées que celles d'aucune époque du passé.

La logique des décadentistes est fausse, et il n'y a rien pour prouver que non seulement la vie mais aussi l'homme ne doivent pas continuer indéfiniment.

A n'importe quel point de vue semblable à celui dans lequel nous nous plaçons pour envisager les races humaines, le monde semble être dans un état infantin. L'Europe et l'Amérique du Nord, où se trouve la plus haute civilisation, forment beaucoup moins que la moitié du globe, et la population de ces continents est encore moindre proportionnellement. L'esprit scientifique n'a pénétré que dans une faible partie de la terre. On ne peut pas mettre en doute que cet esprit est destiné à se répandre dans le monde entier. Mais les progrès de la science, quelque grands qu'ils semblent comparés aux âges prescientifiques, sont vraiment des bagatelles quand nous les considérons au point de vue des choses possibles.

Tout le monde a vu une carte de la surface de la planète Mars avec ses canaux merveilleux. Schiaparelli avait parfaitement raison en disant qu'ils indiquent l'action d'êtres intelligents. La principale objection à cette manière de voir est l'échelle énorme sur laquelle ces travaux sont exécutés. On dit que l'homme n'a

jamais rien entrepris d'aussi colossal. La tâche relativement petite de creuser un canal assez large pour laisser passer des navires par l'isthme de Panama a presque excédé ses forces. Que peut-on penser d'un projet de transformer un continent entier en un réseau de grands fleuves de centaines de kilomètres de largeur ? Sans prétendre à aucune connaissance de l'aréographie, et sans exprimer une opinion sur la nature des canaux martiens, je m'en servirai seulement comme d'un exemple de l'état que peut atteindre un être intelligent qui a occupé une planète pendant une période suffisamment prolongée. Si ces canaux représentent, en effet, des travaux gigantesques des ingénieurs, il n'y a aucun obstacle à les comprendre. La planète Mars, en vertu de sa position dans le système solaire, est des millions d'années plus âgée que la terre. En supposant qu'elle ait eu à peu près une évolution parallèle à celle de la terre, sa période tertiaire aurait commencé longtemps avant la nôtre. Si l'être intelligent, quelle que soit sa forme physique, s'y était développé à la même date relative que l'homme, cet être y aurait existé des millions d'années plus longtemps que l'homme. L'âge de la différenciation de race n'y était pas nécessairement plus long que celui de l'homme. Nous pouvons supposer qu'une ère scientifique s'était développée, là comme ici, et au même étage approximativement dans l'histoire de l'espèce. Mais cette ère a duré mille fois plus longtemps que la nôtre. L'homme ne fait que commencer la conquête de la nature. Nous pouvons supposer que dans Mars cette conquête est complète, et que toute loi et toute force de la nature ont été découvertes et utilisées. Dans de

telles conditions, il ne semblerait guère y avoir de limite aux pouvoirs de l'être en possession de cette connaissance pour transformer la planète et pour l'adapter à ses besoins.

Il en résulte que l'homme pourra faire la même chose aussi. Avec une partie considérable du temps que les habitants supposés de Mars ont eu, l'homme ne peut guère manquer d'arriver à un étage où il deviendra maître absolu de son milieu physique, et où ses opérations actuelles paraîtront comme des travaux de fourmis. De même qu'il a déjà appris que l'union fait la force, et que l'association est la voie qui mène à la sûreté, au succès et à l'achèvement, de même il aura appris alors qu'il en est des races comme des individus, et que l'union, l'association et la fusion de toutes les races en une seule et grande race homogène — la race humaine — est le pas final de l'évolution sociale.

ANNALES
DE
L'INSTITUT INTERNATIONAL
DE
SOCIOLOGIE

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

RENÉ WORMS

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

Tome I, contenant les travaux du premier Congrès, tenu à Paris en 1894. Un volume in-8. Prix, broché 7 francs.

Tome II, contenant les travaux du second Congrès, tenu à Paris en 1895. Un vol. in-8. Prix, broché 7 francs.

Tome III, contenant les travaux de l'année 1896. Un vol. in-8. Prix, broché 7 francs.

Tome IV, contenant les travaux du troisième Congrès, tenu à Paris en 1897. Un vol. in-8. Prix, broché 10 francs.

Tome V, contenant les travaux de l'année 1898. Un volume in-8. Prix, broché 10 francs.

Tome VI, contenant les travaux de l'année 1899. Un volume in-8. Prix, broché. 7 francs.

Tome VII, contenant les travaux du quatrième congrès, tenu à Paris en 1900. Un volume in-8. Prix, broché 7 francs.

Tome VIII, contenant les travaux des années 1900 et 1901 sur le matérialisme historique. Un volume in-8°. Prix, broché. 7 francs.

Tome IX, contenant les travaux de l'année 1902. Un volume in-8. Prix, broché. 7 francs.

Ces prix sont réduits de 25 0/0 pour les membres et associés de l'Institut International de Sociologie et pour les abonnés de la *Revue Internationale de Sociologie*.

BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE INTERNATIONALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

RENÉ WORMS

Secrétaire Général de l'Institut International de Sociologie

Cette collection se compose de volumes in-8°, reliure souple (1).

Ont paru :

| | |
|---|--------|
| RENÉ WORMS : <i>Organisme et Société</i> | 8 fr. |
| PAUL DE LIÛNFELD : <i>La Pathologie Sociale</i> | 8 fr. |
| FRANCESCO S. NITTI : <i>La Population et le Système social</i> | 7 fr. |
| ADOLFO POSADA : <i>Théories modernes sur les Origines de la Famille, de la Société et de l'Etat</i> | 6 fr. |
| SIGISMOND BALICKI : <i>L'Etat comme organisation coercitive de la Société Politique</i> | 6 fr. |
| JACQUES NOVICOW : <i>Conscience et Volonté Sociales</i> | 8 fr. |
| FRANKLIN H. GIDDINGS : <i>Principes de Sociologie</i> | 8 fr. |
| ACHILLE LORIA : <i>Problèmes Sociaux Contemporains</i> | 6 fr. |
| MAURICE VIGNES : <i>La Science Sociale d'après les principes de Le Play et de ses continuateurs</i> , 2 volumes | 20 fr. |
| M. A. VACCARO : <i>Les Bases sociologiques du Droit et de l'Etat</i> | 10 fr. |
| LOUIS GUMPLOWICZ : <i>Sociologie et Politique</i> | 8 fr. |
| SCIPIO SIGHELE : <i>Psychologie des Sectes</i> | 7 fr. |
| G. TARDE : <i>Etudes de Psychologie Sociale</i> | 9 fr. |
| MAXIME KOVALEWSKY : <i>Le Régime économique de la Russie</i> | 9 fr. |
| C. N. STARCKE : <i>La Famille dans les diverses sociétés</i> | 7 fr. |
| RAOUL DE LA GRASSERIE : <i>Des Religions comparées au point de vue sociologique</i> | 9 fr. |
| JAMES MARK BALDWIN : <i>Interprétation sociale et morale des principes du développement mental</i> | 12 fr. |
| G. L. DUPRAT : <i>Science Sociale et Démocratie</i> | 8 fr. |
| H. LAPLAIGNE : <i>La Morale d'un Egoïste; essai de morale sociale</i> | 7 fr. |
| JACQUES LOURBET : <i>Le Problème des Sexes</i> | 7 fr. |
| E. BOMBARD : <i>La Morale de l'Humanité et les Grands Hommes d'après la doctrine positive</i> | 8 fr. |
| RAOUL DE LA GRASSERIE : <i>Les Principes sociologiques de la Criminologie</i> | 10 fr. |
| ABEL POZZOL : <i>La Recherche de la Paternité</i> | 12 fr. |
| ARTHUR BAUER : <i>Les Classes Sociales</i> | 9 fr. |
| CH. LETOURNEAU : <i>La Condition de la Femme dans les diverses races et civilisations</i> | 11 fr. |
| RENÉ WORMS : <i>Philosophie des sciences sociales : I, objet des sciences sociales</i> | 6 fr. |

Paraîtront successivement :

| | |
|---|--|
| RENÉ WORMS : <i>Philosophie des sciences sociales : II, méthode; III, conclusions des sciences sociales</i> | |
| MAXIME KOVALEWSKY, membre de l'Institut International de Sociologie : <i>La France économique et sociale à la veille de la Révolution. — Tableau des origines et de l'évolution de la famille et de la propriété</i> (nouvelle édition) | |

(1) Les volumes de la collection peuvent aussi être achetés brochés avec une diminution de 2 francs.